

COMMENTAIRE DU LIVRE DE JOB

d'après *Job et son Dieu* de J. LEVEQUE, ocd.

LE THEME DU JUSTE SOUFFRANT

p. 22-116 La souffrance est de tous les temps. Pourquoi ? Pourquoi l'innocent souffre-t-il ? L'auteur du livre de Job n'a pas fait œuvre originale en parlant d'un juste souffrant. Ce thème se retrouve dans les littératures assyro-babyloniennes (souffrance physique et morale d'hommes pieux ; pourquoi ? Réponses : le malheur est la conséquence d'un péché selon les interlocuteurs du patient. Il faut s'en accuser pour retrouver le bonheur. Les voies de Dieu sont impénétrables ; intervention divine finalement), ugaritique, égyptienne, araméenne, arabe, hindoue, grecque (cf. l'Iliade, Antigone [Sophocle], Prométhée [Eschyle]).

LES ACTEURS DU DRAME ET LA THEOLOGIE DU CADRE EN PROSE

p. 118 *Structure littéraire du prologue (1 – 2)*

5 scènes : 2 au ciel et 3 sur terre au pays de Job.

Le thème du satan

1,6-12 et 2,1-7a ne sont pas chevillés au récit. Celui-ci reste logique si on passe de 1,5 à 1,13 ; de même si on passe de 1,22 à 2,7b (moyennant une légère correction du stique). Les deux péripécies sur satan s'harmonisent mal avec 42,11 qui présente Yahvé comme l'auteur direct des malheurs de Job. Elles sont, semble-t-il, destinées à prévenir tout scandale (cf. 1 Chr 21,1 ≠ 2 Sm 24,1). De plus, on ne parle ni de satan, ni de la guérison des ulcères de Job dans l'épilogue. Le thème du satan a donc probablement été inséré dans un récit existant.

La femme de Job

Cette péripécie est également un complément au récit primitif. Il n'est pas fait mention de la peine et du deuil de cette femme. Elle n'apparaît pas dans l'épilogue. Or tous les thèmes des chapitres 1 et 2 sont repris en inclusion en 42,7-17. Il est fait deux allusions à la femme de Job dans les dialogues (19,17 ; 31,10). Notons une addition des LXX aux versets 9a-d du chapitre 2.

p. 123 *Structure littéraire de l'épilogue (2,11-13 ; 42,7-17)*

L'histoire littéraire de l'épilogue est encore plus complexe que celle du prologue. Intervention des trois sages et intercession de Job pour ses amis (2,11-13 ; 42,7-9). L'arrivée des amis en 2,11-13 et leur blâme par Yahvé en 42,7-9 appartiennent à la même couche littéraire. Mais :

- 42,7a n'a pas de lien avec 42,1-6. En 42,5-6, c'est Job qui parle, en 7a, on dit que c'est Yahvé qui vient de parler.
- Le reproche de Yahvé aux trois amis est surprenant. Dans le dialogue, les amis n'ont cessé de défendre Yahvé (cf. explication de S. Grégoire le Grand dans les *Moralia in Iob* où les amis sont comme les hérétiques).
- L'approbation donnée à Job n'est pas non plus aisée à comprendre (peut-être une explication à l'aide de la note de CRAMPON : v. 7 « parler de moi ou à moi »). La difficulté est créée par l'accolement du grand poème au récit-cadre. Le compliment convient bien au Job patient et soumis du prologue.
- Difficulté en 42,8 : pourquoi les amis doivent-ils « aller » vers Job alors qu'ils sont censés être auprès de lui ?

- 42,10 semble faire double emploi avec 42,12. Le v. 10 “doit” être laissé isolé.
- Les consolations du verset 11 arrivent un peu tard. Yahvé a déjà doublé les biens de Job. De plus, les dons que chacun apporte surprennent dans le contexte : une pièce d'argent, un anneau d'or (cadeaux de fête, de civilité ?). Job mangerait-il le pain de douleur avec ses proches, comme en Os 9,4 et Ez 24,17 ? Les cadeaux seraient alors des subsides de premières nécessités.
- La péricope ne fait aucune allusion à la maladie de Job, œuvre de satan lui-même, ni à la femme.

Le livre de Job insère, comme de force, un dialogue sapientiel dans le cadre d'un récit archaïque en prose.

p. 133 Le portrait de Job d'après le récit en prose

Le portrait de Job évoque l'image du bonheur : c'est un prince ; il porte, comme ses amis, le manteau des cheikhs (1,20 ; 2,12) ; il est « fils de l'orient », c'est-à-dire qu'il nomadise dans un secteur du Croissant fertile (cf. Gn 25,6 ; Is 11,14...) et ses immenses troupeaux paissent sur un territoire assez vaste (les Sabéens : Arabie du Nord-Ouest ; les Chaldéens de Syrie) [Dans le grand poème, Job est agriculteur (31,8...), éleveur de brebis (31,20,31), citadin respecté (29,7)] ; il habite une maison (1,4 ; 42,11) ; ses fils sont jeunes (1,19) et ses filles ne semblent pas encore mariées.

Job est étranger à la race d'Abraham, mais le récit est replacé dans une ambiance patriarcale : la monnaie est la « pécune » comme au temps de Jacob (Gn 33,19 ; Jos 24,32) ; importance du cheptel comme Isaac (Gn 26,13 ; 30,29) ; il est plus heureux que Joseph (Gn 50,23 = Jb 42,16) ; sa mort (42,17) est comme celle d'Abraham et d'Isaac : il meurt vieux et rassasié de jours (Gn 25,8 ; 35,29) ; sa famille est très unie (1,4). [Le poème décrira sa bienfaisance (29,11-17 ; 31,16-22 ; 31,13,31)].

p. 137 Job est un homme saint : l'auteur lui rend témoignage (1,1) ; satan également (1,9) ; Yahvé par deux fois (1,8 ; 2,3). C'est un homme intègre, c'est-à-dire un modèle d'équilibre naturel et surnaturel. Par trois fois Yahvé l'appelle « mon serviteur » (1,8 ; 2,3 ; 42,7.8) comme pour Abraham, Isaac et Jacob (Gn 24,14 ; 26,24 ; Ex 32,13 ; Dt 9,27). Comme Moïse, Abraham et Samuel, il intercédéra pour ses amis. Un parallèle est possible avec le serviteur souffrant d'Isaïe (cf. 53,3-4.7.10.11b.12), mais le serviteur surpasse Job de beaucoup parce qu'il a une vocation.

p. 143 Job offre des holocaustes. Du fait que nous sommes hors d'Israël, le père de famille est prêtre pour les siens et l'on peut immoler partout librement. Ses enfants doivent venir pour être en contact avec l'offrande qui les concerne, ce qui suppose une purification préalable (1,5). Quant à l'holocauste pour les amis (7 taureaux, 7 béliers), il est disproportionné en Israël pour trois pécheurs (cf. Ez 45,22-25 où l'holocauste est pour tout le peuple).

p. 146 Dieu (second personnage mis en scène)

Le prologue se montre avare de détails. Le nom *Elohim* se trouve 11 fois dans le prologue et 6 fois dans le dialogue poétique. Les trois noms *El*, *Eloah*, *Shaddai*¹ sont absents du cadre en prose. « Yahvé » n'apparaît que dans le cadre en prose et dans les introductions en prose des discours de Yahvé et de la réponse de Job (38,1 ; 40,1.3-6 ; 42,1). Le nom *Adonai* apparaît en 38,28 (ajout sapientiel). Pour la théologie du livre de Job, le problème des noms divins est secondaire. Les 3 noms poétiques interchangeables entre eux sont interchangeables avec « Yahvé ».

¹Pour les sémites, *El* = le Dieu fort, le Créateur, le Maître des éléments, de la vie et du temps ; *Eloah* se rencontre en dehors de Job, surtout dans les textes de louange ou de prière ; *Elohim* = pluriel de majesté, de plénitude, d'intégralité ; *Shaddai* ≈ le dieu de la montagne.

p. 179 Satan

En Job, il ne semble pas être un antagoniste de Dieu, mais plutôt un agent de la cour de Yahvé. Il est l'accusateur, celui qui s'oppose, attaque, contredit. En 1 Chr 21,1, le mot "satan" est employé comme nom propre. En Sg 2,24, il est identifié au serpent de Gn 3,1. Ce qui caractérise le satan, c'est son hostilité à l'égard des humains en tant qu'objet des complaisances de Dieu (cf. Jn 8,44 ; 1 P 5,8 ≈ Jb 1,7 ; 2,2). Au verset 6, les « fils de Dieu » = les anges.

Son rôle dans le livre : rôder sur la terre et y circuler. Il ne peut percer les pensées du cœur de l'homme, doute que la vertu de Job soit désintéressée (1,9), reste assujéti à Yahvé et a besoin d'une permission spéciale pour agir (1,10-12). Son animosité vis-à-vis de l'homme est inexplicée. Il ne regarde Job que comme un moyen d'exciter Yahvé (2,3). Il veut humilier Dieu dans ses créatures. Dieu accepte l'épreuve pour Job parce qu'il veut se révéler dans ses saints.

Satan semble aussi agir par l'intermédiaire de la femme de Job : « Maudis donc Dieu » (2,9), puisque c'est ce qu'il souhaite en 2,5 et c'est ce que Job redoute le plus pour ses enfants (1,5). Il n'apparaît ni dans l'épilogue, ni dans les dialogues.

p. 191 Théologie du cadre en prose

Les épreuves de Job et leur motivation. Il y a une schématisation évidente de la narration : dans les nombres (7 fils, 3 filles, 7000 brebis, 3000 chameaux, 500 paires de bœufs, 500 ânesses, 7 taurillons, 7 béliers [42,8], 7 fils, 3 filles [42,13], 14000 brebis, 6000 chameaux [42,12]) ; dans l'alternance des épreuves (les Sabéens, le feu, les Chaldéens, le vent ; une double gradation : en 1,21, satan s'attaque à tout ce qui est à Job, puis à ce dernier en 2,5) ; les deux entrées de satan sont identiques (1,6-8 ; 2,1-3) ; l'arrivée simultanée des trois amis venant de trois pays différents, la régularité des refrains.

L'auteur, manifestement, cherche à communiquer au récit le halètement des messagers et à produire un effet d'accumulation. Les moments les plus sains de l'existence (travail, joie familiale) deviennent les points d'impact du malheur (contraste entre la tranquillité du moment et le rythme affolant des catastrophes). Mais l'initiative de l'épreuve vient de Yahvé. Satan ne fait que saisir une perche que Yahvé lui tend (1,8 ; 2,3). Yahvé veut éprouver Job dont il a vu la droiture. Satan, pour parvenir à nuire, est obligé de demander à Dieu d'interrompre ses marques de bonté (1,11 ; 2,5). Le pourquoi des épreuves, Yahvé seul le connaît. Job l'ignorera jusqu'au bout. Satan ne nie pas l'intégrité de Job, mais il met en question les motivations profondes de sa piété et de son courage. L'épreuve va révéler que Job adore Yahvé gratuitement (2,3). Job tient ferme les valeurs de la foi et ne met pas en doute l'amitié vécue autrefois avec Dieu.

p. 195 La première épreuve ne touche Job que dans son avoir. Qu'en sera-t-il si l'on s'en prend à son être ? L'expression « peau après/pour peau » (2,4) se prête à diverses interprétations :

- La peau de Job/la peau de Dieu : « Tant que tu ne touches pas à sa peau, il ne touche pas à la tienne ».
- Il y a une seconde peau sous la première. L'homme a plusieurs lignes de défense.
- La peau (vie des animaux et des enfants) et la peau de Job. Celui-ci sacrifie la vie des autres pour sauver la sienne (S. Thomas d'Aquin ; S. Éphrem).
- Selon Dom Calmet († 1757), c'est un proverbe venu du monde nomade qui illustre l'idée mercantile de la religion : *do ut des*.
- Le Targum : « Membre pour membre, on donne un peu pour beaucoup sauver » (Rashi [† 1105] ; S. Albert le Grand).

p. 198 **Les deux réponses de Job.** Lors de la première réponse (1,20-21), Job manifeste trois signes de deuil : il déchire son manteau, se rase la tête et se prosterne. La prosternation signifie aussi l'adoration muette, l'humilité. Job ne voit pas cette épreuve comme une punition. Il ne rompt le silence que pour bénir Yahvé, contrairement à ce que voulait satan. Le v 21 réunit plusieurs thèmes :

- La richesse n'est qu'un vêtement provisoire (cf. Qo 5,12-16 ; 1 Tm 6,6-10).
- Le sein de la femme (ici de sa mère) et le sein de la terre (cf. Gn 3,19 ; Ps 138,13.15 ; Si 40,1). La terre est la mère commune.
- Donner/reprendre : ce couple ne se retrouve pas dans la Bible à propos de Yahvé. Mais on relève beaucoup d'antithèses équivalentes (cf. 1 S 2,1-10). Job reconnaît tout de suite l'origine de ses épreuves. Il y a chez Job une immédiateté du réflexe théologal. Il ne cherche pas à pénétrer les intentions profondes de Yahvé.
- La bénédiction est parole autant que don, diction autant que bien. Chez Job, en pleine épreuve, elle traduit un émerveillement, une action de grâce. La souffrance révèle à Job ce qu'il est et ce que Dieu est. L'action de grâce monte pour la liberté avec laquelle Dieu donne et reprend, et la majesté avec laquelle il reste bon et juste au-delà de toutes les alternances de la destinée humaine. En bénissant Dieu, Job affirme que Yahvé poursuit dans sa vie une œuvre cohérente et positive en dépit de toutes les apparences. Job est certain que Dieu continue à le regarder avec amour.

p. 204 Lors de la seconde réponse, Job s'adresse à sa femme qui le tente. Cette dernière a cessé de s'appuyer sur Dieu et s'étonne que son mari n'en fasse pas autant. Elle agit en impie bien plus qu'en femme sans cervelle. L'adjectif « folle » doit être pris en effet au sens fort : impie, celui qui insulte Dieu et ses fidèles (Is 32,6 ; Ps 73,18 ; 13,1). Job essaie de raisonner sa femme et le binôme bonheur/malheur est parallèle au binôme donner/reprendre.

Yahvé ne veut pas le malheur pour le malheur, mais comme une épreuve de la fidélité. L'homme, loin d'être passif, doit accepter, accueillir. Le fait que Yahvé envoie la souffrance n'est pas une preuve d'hostilité de sa part, mais un signe de sa liberté imprescriptible et cela répond toujours à une visée pédagogique. L'homme est libre, mais au sein d'une destinée mesurée par une autre *liberté*, celle de Yahvé, à qui sont dus respect et adoration inconditionnels.

Job sort vainqueur de la double épreuve. Rien n'a pu le détacher de son Dieu : ni la perte de ses biens, ni la mort de ses enfants, ni même l'ulcère qui le ronge, ni sa femme. satan a perdu son pari et a finalement œuvré à la gloire de Dieu.

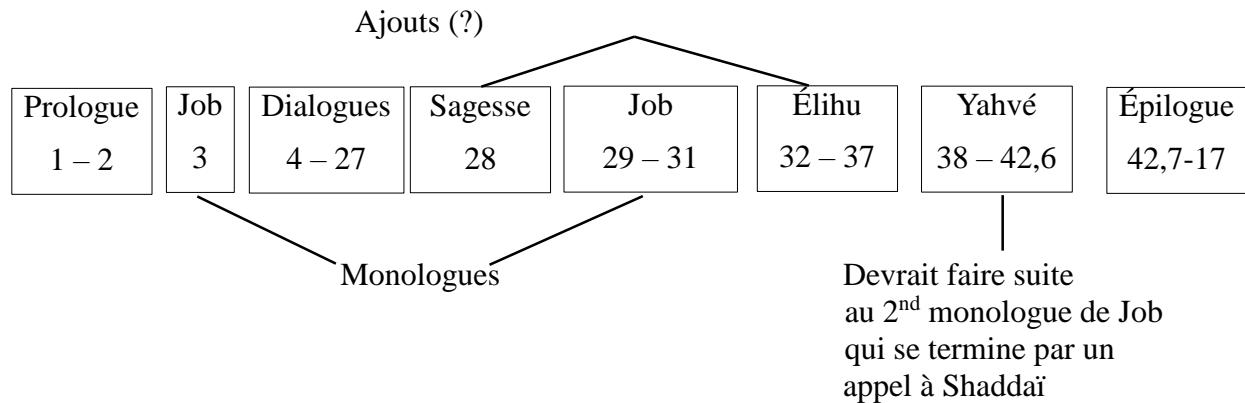
p. 208 **Lignes de force du récit :**

- La vie de l'homme peut devenir l'enjeu d'un défi jeté à Dieu par l'Adversaire. Dieu semble risquer sa gloire, mais travaille en fait à ce que son Nom soit béni.
- Dieu laisse éprouver la solidité de son œuvre et la puissance de sa grâce pour qu'elles soient manifestées. Job joue le rôle de témoin terrestre de Dieu.
- L'équanimité d'âme de Job face au bonheur et au malheur est l'une des formes les plus éminentes d'adoration. En acceptant l'unique dessein de Dieu – dessein bienveillant – l'homme reconnaît la transcendance de Dieu.
- L'homme véritable, c'est l'homme nu, non pas l'homme-avoir, mais l'homme-être. Son attachement à Dieu ne dépendait pas du bonheur terrestre.

LES DIALOGUES POÉTIQUES (3,1 – 42,6)

p. 213 Le Job infaillible du cadre en prose a quelque chose d'inhumain. L'auteur du dialogue l'a compris. D'où les apports poétiques au récit populaire primitif.

Structure littéraire de la partie poétique



Du discours de Yahvé, les deux poèmes sur Béhémoth (40,15-24) et Léviathan (40,25 – 41,26) sont deux additions venues des cercles sapientiels friands d'histoire naturelle. Le poème sur Léviathan comporte deux descriptions du crocodile qui ont eu une existence indépendante : a) 40,25 – 41,3 ; 41,4-26.

Dans les deux premiers cycles de discours des Dialogues, la répartition est régulière. Job répond régulièrement à chacun des trois visiteurs (cf. Plan du livre). Les difficultés commencent dans le 3^e cycle pour le découpage des chapitres 24 à 27. De nombreuses hypothèses ont été proposées.

p. 232 *Thèmes spirituels et genres littéraires*

L'auteur pratique le mélange des genres littéraires : genre du débat entre sages (cf. 1 R 10,1-13) ; controverse juridique ; psaumes de plainte ; thèmes prophétiques. Le livre de Job fait donc dialoguer les sages, les prophètes et les psalmistes.

Thèses des amis et réponses de Job

Les convictions des amis reposent sur deux principes : 1) Dieu rétribue l'homme avant sa mort ; 2) il y a une exacte proportion entre les œuvres et leur sanction (la vertu achète le bonheur [22,2-3] / le malheur suppose le péché [8,3 ; 22,4-9]. Job pensait aussi qu'il était normal d'espérer le bonheur quand on vivait en juste (29,18-20 ; 30,26).

p. 242 Le sort des méchants

Images pour évoquer la vie et la mort des méchants :

- de fragilité, d'instabilité (5,3 ; 8,14.15 ; 15,29-32 ; 18,7 ; 20,5.17 ; 27,18).
- d'insécurité (11,20 ; 15,20 ; 18,12).
- d'arrachement (15,34 ; 18,14 ; 22,16 ; 24,19.24).
- d'angoisse et de désespoir (15,21 ; 18,11 ; 20,22 ; 27,20).
- de la marche au néant (5,3 ; 8,19 ; 18,5 ; 24,18...)

p. 248 Les motivations du châtement

- L'orgueil devant Dieu (5,17 ; 15,25 ; 22,18).
- La volonté de puissance (15,28 ; 20,19 ; 24,21 ; 27,16).

La conviction des amis : Job mérite son châtement.

p. 250 Les sentiments prêtés à Dieu

- Dieu n'est pas dupe (24,23).
- La colère devient son principal sentiment face à la méchanceté (20,23-25).

p. 251 Le bonheur du juste

Ce thème, fréquent dans l'Ancien Testament, est absent de tout le 2^e cycle de discours. Pour les amis de Job, quatre attitudes conditionnent le bonheur de l'homme :

- La conversion : Job doit revenir à Shaddaï (11,14 ; 22,23).
- L'humilité : 22,29.
- La stabilité dans la foi : 11,13.
- La prière : 8,5.

La doctrine des amis est irréprochable. Mais Job a-t-il besoin de conversion ?

Le juste est décrit comme un homme serein, immunisé contre le malheur (5,18-21 ; 11,15) ; un homme joyeux (8,21 ; 11,17 ; 22,28) ; épanoui spirituellement (8,6 ; 22,26.30). Parce que la rétribution temporelle reste l'un des axiomes de leur réflexion, les amis de Job ne peuvent encore accéder à une foi gratuite (22,21). Mais il existe une part de vérité dans leurs conseils.

p. 259 Aucun homme n'est pur devant Dieu

Ce thème, lui aussi fréquent dans l'Ancien Testament (cf. Ps 129,3 ; 142,2 ; Is 6), revient trois fois : 4,17-21 ; 15,14-16 ; 25,4-6. Une double question et un raisonnement *a fortiori*.

Les trois amis font de ce thème de l'indignité de l'homme devant Dieu, une arme contre Job. En 4,17, il s'agit d'une pureté morale (interprétation corroborée par 15,14-16 où la culpabilité personnelle de Job est affirmée sans ambages). Job, lui, en 9,2-4, conserve à ce thème sa fonction normale dans l'Ancien Testament qui est d'introduire une demande à Dieu ou une louange de sa providence.

p. 277 Les réponse de Job

- Parfait et méchant, c'est tout un (12,6 ; 21,27-34).
- Le discours du chapitre 21 est le seul que Job consacre entièrement à répondre aux arguments de ses visiteurs. En 21,7-13, il décrit le bonheur des méchants.

Ce que Job combat en définitive, ce sont les traces d'une conception magique des relations de l'homme avec Dieu. Il y a magie dès que quelqu'un prétend asservir Dieu, capter son pouvoir, et cherche à enfermer Sa *liberté*.

- En 23,15 – 24,17 : même schéma littéraire qu'en 21. Quel est donc ce Dieu à qui rien n'échappe et qui pourtant se tait devant la souffrance des innocents (24,12 ; 31,2 ? Pourquoi l'innocent reçoit-il de Dieu un sort réservé à l'impie (24,12) ?

- Si Dieu répond par son silence aussi bien aux justes qu'aux impies, mieux vaut laisser à ce silence tout son mystère (24,12 ; 25,12).

Les attitudes de Job obéissent à une sorte de lien pendulaire. Il passe du doute à la foi véhémente, de la révolte au cri de confiance, de l'aigreur au souvenir des bontés de Dieu (p. 290 très beau commentaire spirituel). Il se sait indigne de Dieu par ses limites de créature. Ses amis ajoutent qu'il l'est surtout par ses fautes personnelles.

Les doxologies du livre de Job

Les doxologies au Dieu créateur et au Seigneur de l'histoire se répondent harmonieusement chez Job et chez les amis (Éliphaz : 5,9-18 ; 22,12 [29-30] ; Bildad : 25,1-6 ; 26,5-14 ; Sophar : 11,7-11 ; Job : [7,12.17.20] ; 9,4-13 ; 10,8-12 ; 12,7-10.11-25). L'absence de toute doxologie dans le 2^e cycle de discours surprend néanmoins.

Le thème de la majesté de Dieu est patent. Dieu ne révèle pas seulement sa majesté par les grandes délivrances historiques, mais par l'aisance avec laquelle Il intervient dans l'histoire des individus (5,9-18). Les louanges de la majesté divine associent toujours au thème de la création celui de l'homme devant Dieu. Toutefois, dans aucun des discours la louange n'est gratuite car la visée parénétiq ue et polémique reste première.

p. 312 Les doxologies de Job

9,5-10 : Incontestablement, ce poème interrompt le crescendo du discours de Job. Il n'est pas si serein qu'il le paraît à première vue (explications complémentaires p. 313). **12,7-10** : Ces versets seraient une correction théologique d'un scribe choqué par le v. 6c. L'auteur des dialogues balance sans cesse entre la tradition hymnique et la tradition sapientielle. Job ne gauchit pas les doxologies vers la parénèse comme ses amis. Deux thèses sont en présence qui veulent rendre compte du malheur : 1) l'agression de Dieu [Job] ; 2) la transgression de Job [ses trois amis].

p. 329 Les plaintes de Job

La plainte est une réaction spontanée à la souffrance. Elle est une éruption du cœur. Les plaintes de Job débordent souvent le contexte de ses malheurs. L'auteur a considéré le destin de Job comme transposable universellement.

p. 333 *Le monologue du chapitre 3*

Job maudit le jour de sa naissance (3,3-10), énonce des “pourquoi” et envie les morts (3,11-19), met Dieu en cause (3,20-23) et fait retour à sa détresse personnelle (3,24-26).

Job maudit sa naissance (3,3-10)

Ce thème se retrouve dans l'Ancien Testament (Gn 25,22 ; 27,46 ; 1 R 19,4 ; Jon 4,3 ; Tb 3,6.15 ; 1 M 2,13). Mais le parallèle le plus frappant se trouve en Jr 20,14-18. Toutefois, alors que Jérémie met l'accent sur la malédiction, Job le met sur le “pourquoi”.

Les “pourquoi” (3,11-19)

La mort que Job appelle n'est pas le néant absolu, car il espère y goûter le repos (v. 13). Il souhaiterait que l'homme puisse faire l'économie du cheminement terrestre.

Job se plaint de Dieu (3,20-23)

Job encore timide ne nomme le responsable qu'à la fin du verset 23 : « que Dieu enclot sur lui-même » : thème qui se retrouve en Os 2,8 ; Lm 3,7-9 ; Jb 19,6-8.

Retour à la plainte personnelle (3,24-26)

Ce passage est tissé d'emprunts psalmiques. Le désir de mourir semble s'estomper pour le moment. Pas un instant Job ne songera au suicide car sa vie, si misérable qu'elle soit, appartient encore à Dieu. Seul Dieu peut tuer Job (6,8-10). Les malédictions, plaintes et désespoir du chapitre 3 succèdent sans transition à la foi sereine du chapitre 2. Job demande des comptes à Dieu. Ayant vidé la vie de tout sens providentiel, il souhaite de mourir et commence à réagir hors du climat de foi-confiance qui l'a soutenu jusqu'ici.

p. 345 *Les plaintes de Job sur Dieu*

Dès sa première réponse à Éliphas, Job se présente comme la victime de Dieu et de ses flèches (6,4). Le thème du Dieu archer se retrouve dans l'histoire profane et dans les autres livres bibliques (Dt 32,15-20 ; Ps 7,14 ; 18,15 ; 37,2 ; 44,6 ; 63,8 ; 119,4 ; 143,6 ; Lm 2,4). Pour Job, ce châtement n'est que pure hostilité de Dieu. Hostilité de Dieu, solitude de l'homme, telles sont les deux composantes de la détresse de Job.

En **9,23**, Job prend le contre-pied de la théologie d'Israël en prêtant à Dieu une joie mauvaise devant la détresse des justes. Il y a une sorte de dialogue qui est impensable avec Dieu parce qu'il n'est pas homme. À vrai dire, Job ne sait pas ce que Dieu pense de lui et il ignore le sens que Dieu donne à ses épreuves. Aucune parole divine n'est venue pour confirmer son interprétation de sa vie. C'est peut-être Job qui se fait de Dieu une image déformée, en le jugeant sur ses actes sans réserver de place au mystère de ses intentions.

p. 369 En **16,7-17**, les plaintes de Job contre Dieu atteignent une sorte de paroxysme. Mais où commencent les plaintes de Dieu (v. 7 ? ; v. 11 ?) Difficulté de traduction. Les versets 9c-11 sont peut-être le fruit d'une relecture. Dieu apparaît à Job un fauve qui déchire (v. 9ab ; cf. Os 5,14), au moins pour certaines traductions ; un briseur de crânes (v. 12 ; cf. Ps 136,9) ; un archer (cf. 1 Sm 20,20 ; Lm 3,12) ; un assaillant : Job se compare à une ville qui tombe sous les coups de l'ennemi. Il se sent victime d'une agression injustifiable.

p. 378 **19,6-12/21-22** : le verset 6 résume tous les griefs de Job. Ce chapitre 19 est en rapport avec les 5 lamentations. À partir du verset 25, l'espérance va éclater. Au chapitre **23**, Job se trouve écartelé entre la présence et l'absence de Yahvé. Son discours exprime à la fois le désir du face à face avec Dieu et la peur de la majesté écrasante (23,2-6).

p. 390 **27,2-6** : fondamentalement, il y a une opposition entre la vérité du juste souffrant et le "mensonge" de Dieu qui sous-tend la plainte de Job. Job accuse Dieu d'être brutal, méchant, injuste. Il semble se venger en avilissant Dieu. À l'action ou à l'inaction de Dieu, Job répond en libérant sa propre agressivité. Sa réaction est à l'opposé du blasphème qui est volonté de rupture.

Peu importent les outrances de langage. Il s'agit pour Job de renouer le dialogue avec Dieu. L'attitude spirituelle d'un homme se situe souvent beaucoup plus profondément que son dire (6,26). Son langage est celui de la passion qui veut dire quelque chose. Seul Dieu peut comprendre.

p. 395 *Quand Job tutoie Dieu*

Dans le 1^{er} cycle de discours (4 – 24), Job s'adresse longuement à Dieu, et toujours à la fin de ses

discours (7,7-21 ; 9,28b-31 ; 10,1-22 ; 13,20 ; 14,22). Dans le 2^e cycle (5 – 21) : 17,4-6. Dans le 3^e (22 – 27) : 30,20-23.

7,7-21 : « Souviens-toi ». Sur les 39 emplois bibliques de Z^ekor, 31 sont un appel à Dieu. Par ce terme, Job situe sa propre expérience spirituelle dans la perspective de l'Alliance. On demandait à Yahvé de se souvenir de son amour (Ps 24,6), de sa parole, source d'espérance (Ps 118,49), de l'alliance et de son histoire (Jr 14,21), de la misère du peuple (Lm 3,19 ; 5,1). La fidélité que Job envisage ici est celle du Créateur à sa créature. L'élément de prière se trouve de manière implicite au v. 8b : « Tes yeux seront sur moi et j'aurai disparu », c'est-à-dire « prends-moi en pitié aujourd'hui ; demain il sera trop tard » (cf. 21d). La prière de Job prend la forme paradoxale d'un reproche. Job frise le blasphème pour réveiller en Dieu la conscience de ses devoirs de Créateur.

Pour Job, Dieu est l'auteur très conscient de ses souffrances physiques et morales. Il Lui reproche de ressusciter une querelle – le combat mythique contre les forces du chaos – qui ne le concerne pas. Il souhaite maintenant que Dieu cesse de s'occuper de lui (cf. Ex 14,11) et voudrait être oublié de Lui (7,12-16). Les versets 17 à 21 du chapitre 7 sont le point culminant du 2^e discours. Plusieurs questions surgissent : Quoi ? Pourquoi ? Jusqu'à quand ? Pour Job, l'homme est si peu de chose que Dieu a bien tort de s'en occuper. Au v. 19, Job demande à Dieu de détourner de lui son regard, contrairement à ce que demande en général le croyant dans les psaumes. Il signifie qu'il préfère désormais la solitude et le désespoir (cf. v. 16b) ou bien qu'il veut être débarrassé du regard inquisiteur de Dieu.

Au v. 20b : « Observateur attentif/Gardien de l'homme/des hommes ». Le thème de Yahvé gardien est fréquent dans la Bible (Dt 32,10 ; Is 27,3 ; 42,6 ; Ex 34,7 ; Ps 39,12 ; 60,8). Ironie de Job qui conteste la bonté de Dieu. En v. 20c, la « cible » est un *hapax*.

On peut encore noter l'un des procédés favoris de l'auteur : l'inversion théologique des thèmes : la caducité de l'homme aboutit à un crescendo de la plainte (v. 11) alors que généralement elle introduit un appel à Dieu ; le thème de la souffrance vire au reproche (v. 13-14) ; le souhait du salut à celui de la mort (v. 15).

9,27-31 : Pour Job, il est impossible de trouver la joie parce qu'il est impossible de se disculper. La conversion s'avérerait inutile puisque Dieu ne veut pas que se restaure la relation d'amitié. D'après le psalmiste (Ps 50), Dieu assure lui-même la purification de l'homme, et selon Job, il la rend impossible.

p. 411 **10,1-22** : « Apprends-moi » (v. 2), ironie de Job à laquelle répondra l'ironie de Dieu (38,3 ; 40,7 ; 42,4). Quatre strophes de cinq versets (3-7 ; 8-12 ; 13-17 ; 18-22) :

- v. 3-7 : Dieu agit comme un homme. Job passe à l'attaque d'emblée. « Opprimer » : en dehors de ce verset de Job, jamais dans la Bible, ce verbe n'a Dieu pour sujet (cf. Pr 14,31). Job accuse Dieu de se compromettre avec les méchants (v. 3c). Hormis deux passages jobiens (3,4 ; 37,15) où le verbe « leur » garde le sens concret et matériel, ce verbe a toujours Dieu comme sujet et renvoie toujours au contexte des théophanies de Yahvé Juge (Ps 49,2 ; 93,1) et Sauveur d'Israël (Dt 33,2 ; Ps 79,2). pour Job, Dieu accorde une manifestation de lui-même aux méchants, donc fait alliance avec eux.
- v. 3b : Job accuse Dieu de « mépriser » (seul passage biblique où ce verbe est employé à propos de Dieu) l'œuvre de ses mains. C'est là prendre le contre-pied d'une des certitudes les plus stables de la foi d'Israël.
- v. 4 : Job met en question non plus la bonté, mais l'omniscience de Dieu. Sa science est-elle discursive comme celle de l'homme et non pas immédiate et intuitive (cf. 1 Sm 16,7) ?

- v. 7a : renvoie aux versets 4 et 7b à 15. Dieu recherche la faute de Job (ce qui est absurde puisqu'Il sait Job innocent ; pourquoi agit-Il comme s'il avait des yeux de chair ? // Dieu enquête impatientement sur le péché de Job ; ce qui est absurde, puisqu'Il tient Job dans sa main ; pourquoi agit-Il comme un homme dont les jours sont comptés ?).
- v. 8-12 : Dieu qui a créé Job et qui semble se raviser, lui retirer son amour, devient pour Job un Dieu barbare, incompréhensible. Si Dieu l'aime, il devrait l'épargner.
- v. 13-17 : Job n'a conscience d'aucun manquement. Dieu est en colère *a priori* et son amour n'était donc que faveur provisoire. v. 17a : les « attaques » = les maladies ? La conviction grandit en Job qu'une sorte de providence maligne conduit sa destinée. Le même verbe « veiller » (v. 12) est repris péjorativement au v. 14a. De même, au v. 16b, « tu multiplies tes exploits » a généralement un sens positif dans la Bible (Jg 13,19 ; Jl 2,26 ; 2 Chr 25,15), mais pas ici où Dieu se distingue aux dépens d'un innocent.
- v. 18-22 : L'existence pour Job apparaît comme un non-sens et la tentation lui vient de préférer le non-sens de la mort. Le regard de Dieu lui est insupportable. Le premier souhait de Job : être comme n'ayant jamais été / transition : Job a vécu, mais si peu ! Son second souhait : connaître un peu de gaieté avant la mort. Au verset 22, la réduction de toute clarté à la nuit symbolise le désespoir de Job et le propos agressif de Dieu.

Dans le raisonnement de Job, une faille subsiste : refusant pour lui-même la moindre culpabilité, il croit nécessaire de culpabiliser Dieu, alors que Dieu ne l'a jamais accusé. C'est Job qui identifie son épreuve à une condamnation.

p. 423 **13,20 – 14,22** : dans ce 4^e discours, Job mêle à ses plaintes des considérations sapientielles sur le destin de tout homme. En 13,20-22, il veut que la rencontre se déroule sur un pied d'égalité. Il est tellement sûr de sa victoire qu'il laisse à Dieu le choix de la procédure. Dieu se présentera soit comme accusateur, soit comme accusé. En 13,23-27, il demande à Dieu le pourquoi des souffrances qui le pressent. « Tu me considères comme un ennemi » : racine la plus profonde de l'angoisse de Job. Chacune de ses souffrances résulte, selon lui, d'un décret de Dieu. Au v. 27, les « ceps » = des blocs de bois qui immobilisent. L'attitude de Dieu est pour Job un non-sens parce qu'il est innocent et n'est qu'une feuille emportée par le vent.

p. 430 **14,1-6** : passage du cas de Job à celui de l'homme en général dont l'existence est caduque. Au v. 4, thème de la fragilité morale de l'homme. Alors que dans les discours des amis (4,17 ; 14,14-16 ; 25,4), l'insistance sur l'impureté humaine a uniquement pour but d'amener Job à l'humilité, dans la pensée de Job, elle doit inciter Dieu à l'indulgence. Être fragile est une manière d'être innocent. Au v. 6, Job imagine Dieu comme un inquisiteur (cf. 7,16.19 ; 10,20). La journée du mercenaire est suffisamment pénible par elle-même pour que Dieu n'y ajoute pas le poids insupportable de son regard.

14,7-12 : parmi les œuvres divines, l'homme qui est la plus noble semble la plus délaissée. Trois exemples de pérennité : l'arbre, la mer, le ciel. Au v. 10b : « Où donc est-il ? » ; question centrale de l'anthropologie biblique postexilienne. Le fait qu'elle soit posée prouve que la tradition sur le Shéol laisse les esprits insatisfaits. [La strophe 14,13-17 sera étudiée plus loin p. 12]

p. 434 **14,18-22** : description de la caducité humaine qui se poursuit. Au v. 20, « il s'en va » = « il meurt » (euphémisme). Ce qui épouvante Job, c'est l'état larvaire auquel la mort réduit l'humanité. Au v. 22, les défunts souffrent et se lamentent. La mort ne débouche pas sur un néant absolu. Pour Job, le mal physique et le malheur, s'ils ne sont pas le châtement d'une faute, ne peuvent provenir que d'une méchanceté divine.

p. 437 **17,(3) 4-6** : l'aveuglement des amis est explicitement reproché à Dieu. Au v. 5, traduction de LEVEQUE : « Celui qui dénonce des amis pour un partage, les yeux de ses fils languiront » = menace à l'adresse des amis.

p. 440 **30,20-23** : ce passage occupe le centre du monologue des chapitres 29 à 31. Job s'enhardit une dernière fois à reprocher à Dieu sa cruauté. Au v. 20b : se tenir debout = attitude des suppliants tels Moïse et Samuel en Jr 15,1.

Conclusion : silence de Dieu, violence du Créateur, déploiement démesuré de puissance contre un homme amoindri. Job s'en prend au long des passages “tutoyeurs” à la bonté, à la sainteté et à la sagesse de Dieu.

À la bonté : le don de la vie est un cadeau dérisoire car l'existence s'avère éphémère, désespérée, douloureuse, vouée au Schéol. La vie est une comédie et une absurdité (cf. *Macbeth*, Act 5, sc 4). La seconde critique de la bonté de Dieu tente d'interpréter les intentions de Dieu : acharnement irrationnel (images juridiques, de coercition, de violence). Le dessein créateur de Dieu n'est qu'une façade. La mort devient le but de la vie. L'intention de Dieu est de mener à la mort.

p. 445 À la sainteté de Dieu : lorsque Job imagine que son « gardien » puisse être indifférent au péché. Dieu se rend complice des méchants et invente la culpabilité. Job rejette sur Dieu la responsabilité du mal. C'est la faute de Dieu.

À la sagesse de Dieu : Job critique le savoir, la clairvoyance, l'usage de la puissance de Dieu. Dieu ne peut pas avoir aimé et vouloir détruire. Devant la révélation de l'hostilité de Dieu, l'attitude de Job est complexe : d'une part, refus de la *koinonia* [communion] (« Laisse-moi ; détourne de moi tes regards ») ; d'autre part, désir d'une reprise de dialogue, mais il exige la conversion de Dieu.

p. 449 *L'espérance de Job*

Dans le 1^{er} cycle (4 – 14), Job n'exprime pas son espérance de façon explicite. Le 2^e cycle (15 – 21) est celui des grands textes sur l'espérance (16,18-22 ; 17,3 ; 19,23-27) : Job attend que Dieu soit son témoin, sa caution et même son avocat. Le 3^e cycle (22 – 17) est “vide” d'espérance. Il faut attendre la conclusion des discours (31,35-37) pour voir Job desserrer l'étau du désespoir.

L'espérance implicite

Les textes 7,16b.19 ; 10,20b ; 14,6 nous font part d'un curieux souhait de Job. Pourtant, plusieurs constatations nous incitent à penser que Job ne désire pas vraiment cet abandon par Dieu et que sa révolte cache une espérance secrète :

- Malgré son cri, Job veut rencontrer Dieu.
- La mention de la caducité et de la faiblesse de l'homme rappelle qu'il y a un lien entre la petitesse de l'homme et la tendresse de Dieu et que ce lien demeure le fond du tableau.
- La coexistence du désespoir et de l'espérance dans le cœur de l'homme éphémère est attestée par plusieurs psaumes comme les Ps 38,5-7.10.14 ; 101 ; 102 ; 143 dont il faut souligner la parenté spirituelle avec nos trois textes de Job.
- Job essaie de faire pression sur Dieu en lui représentant que la mort d'un homme équivaldrait pour Lui à la fin d'une amitié (7,7.8.21).

Vers la fin du 1^{er} cycle, la strophe 14,13-17 marque un progrès très net dans l'espérance de Job. Mais l'on rencontre ici des problèmes de critique textuelle : le v. 14a interrompt le cours de la pensée. Certains le placent après le v. 12 ou v. 19. LEVEQUE l'interprète comme la remarque étonnée d'un copiste. On peut y voir aussi une objection que Job se fait à lui-même ; au v. 16, commencent les vraies difficultés. La BJ met en opposition 16a et 16b. LEVEQUE opte pour : « car désormais Tu ne compterais plus mes pas / Tu ne prendrais plus garde à mon péché ».

p. 455 Plan de la strophe 14,13-17

Cette strophe interrompt les développements des strophes qui empruntent leurs comparaisons aux phénomènes naturels. De plus, les phrases des v. 11-12 et 18-19 sont bâties sur le même modèle. LEVEQUE propose cet ordre pour les strophes du passage 13,23 – 14,22 : A, D, B, C, E. 1) En A et D, Job dit non seulement « tu », mais aussi « je » ; 2) dans l'introduction (13,20-22) qui fait corps avec A, Job souhaitait une sorte de répit de la souffrance et la strophe D suggère le moyen de le réaliser. 3) la strophe D reprend en partie le vocabulaire caractéristique de 13,23-27 : appeler / répondre ; transgression / péché ; observer).

Portée théologique : plusieurs auteurs estiment que le Shéol servirait d'abri à Job après la mort. Job envisage comme une mort temporaire qui serait une preuve de l'amour divin, anti-chambre d'une résurrection et d'une nouvelle communion de vie. LEVEQUE n'adopte pas pour cette thèse car Job souhaite que Dieu le cache au Shéol non pas après sa mort mais de son vivant. Le Shéol est alors envisagé comme le type parfait de la cachette même s'il n'est pas totalement inaccessible au regard de Dieu (cf. 26,6 ; Ps 138,7 ; Am 9,2). Le Shéol n'aurait d'efficacité que par la volonté de Dieu (cf. Is 26,20) et grâce à un compromis, réalisé par Dieu Lui-même, entre sa colère et son bonté. La conversion de Dieu à la bonté ne peut être pour Job qu'objet d'espérance car en 9,13 il affirme que « Dieu ne renonce pas à sa colère ». Ce Shéol imaginé par Job n'est plus tout à fait celui des morts car, dans ce dernier, les défunts sont oubliés de Dieu comme en Is 38,18. Dieu se souviendrait de Job caché vivant dans le Shéol tout comme Il s'est souvenu de Noé demeuré vivant dans son arche (Gn 8,1). L'espérance de Job est fondée sur la puissance salvatrice du souvenir divin. Parce qu'il est fidèle à son dessein de Créateur, Dieu se fera Rédempteur tôt ou tard, et alors le péché ne le rebutera plus.

Les grands textes sur l'espérance

Au cours du 2^e cycle de discours, Job cherche à thématiser son espérance. Il affirme : Dieu est mon témoin (16,19), ma caution (17,3 ; cf. CRAMPON ≠ BJ), mon *go'el* (19,25).

Dieu est témoin (16,18-22). Le v. 20 embarrasse les traducteurs (cf. BJ / CRAMPON). LEVEQUE traduit par : « Mes compagnons se moquent de moi » ; LARCHER par : Ma clameur est mon avocat auprès de Dieu ». Job somme Dieu de l'écouter avant qu'il ne soit trop tard. Le meurtre de Job a déjà commencé (v. 12-14) et son sang peut amplifier sa plainte.

v. 18 : Le sang d'un innocent crie du sol vers Dieu (cf. Abel en Gn 4,10-11), car « la vie de toute chaire, c'est son sang » (Lv 17,13 ; Gn 37,26). Ez 24,8 : « Quand on place le sang sur la surface du rocher sans le recouvrir [...] c'est pour faire monter [en Yahvé] la fureur, pour exercer la vengeance ». Or, ici, le meurtrier n'est autre que Dieu. Il va donc devoir se venger de Lui-même !

v. 19 : le témoin est Dieu Lui-même pour certains car Job l'a dit, il n'y a pas d'arbitre possible entre lui et Dieu (cf. 9,33) ; le cri de Job pour d'autres c'est-à-dire sa prière personnifiée. Mais, si la « clameur » de Job peut se faire son défenseur, on voit mal comment elle pourrait être « arbitre » (v. 21) entre Dieu et l'homme. D'où la traduction de la BJ : « Qu'il plaide la cause... » ; les amis de Job d'après le Targum. Si l'on retient que Dieu est le témoin, on peut dire comme LEVEQUE : « En 9,16, Job renonçait au dialogue. En 7,19 ; 10,20 ; 14,6, il disait à Dieu : “Détourne de moi ton regard”. Maintenant il affirme que Dieu est finalement le seul ami devant lequel il puisse pleurer et il tourne

de lui-même les yeux vers Dieu cherchant son amour et sa tendresse. Job commence à rejoindre l'espérance au moment même où il accepte de regarder vers Dieu ».

Le paradoxe est entier : Dieu est à la fois pour Job le témoin et le juge, et il doit aller à Dieu malgré Dieu, à Dieu l'ami malgré Dieu le guerrier (v. 14).

p. 465 **Dieu est ma caution** (17,3).

v. 3 : frapper dans la main était en Israël le geste symbolique par lequel un homme se constituait garant pour un autre (Pr 6,1 ; 11,15 ; 17,18 ; 22,26). En droit biblique, la caution est la personne qui intervient en faveur du débiteur insolvable et assume le paiement de la dette soit en l'obtenant du débiteur, soit en se substituant à lui. La possibilité d'une substitution éclaire ce v. 3. L'appel lancé par Job suppose encore chez lui un dédoublement de l'image de Dieu. Dieu sera à la fois celui qui donne et celui qui reçoit la caution, celui qui fléchit le créancier et le créancier qu'il faut fléchir. Si Dieu se porte garant en se substituant à Job, l'espérance va être de nouveau permise et c'est ce que Job entrevoit. La défaillance des amis rejette Job sur son Dieu qui l'attend.

Au V^e s., avant la révélation trinitaire, l'auteur de Job pressent l'économie du rachat de l'homme. Déjà la tradition prophétique répétait que le retour à Dieu se ferait par Dieu : « Fais nous revenir et nous reviendrons » (Lm 5,21 ; Jr 31,18). Si Dieu libère Job en se substituant à lui pour le paiement de la dette, son intervention sera d'emblée décisive. Mais Dieu topéra-t-il ?

p. 467 **Le *go'el*** (19,25-27)

Plainte de Job contre les amis qui l'outragent (19,1-5) ; Dieu est mis en accusation (19,6-12) ; l'abandon des amis et des proches (19,13-19) ; long cri vers les amis (19,21-22) ; Si les amis ne sentent pas partie prenante de son drame, Job, lui, se veut solidaire de la souffrance de tous innocents à venir. Il veut que ses paroles passent à la postérité pour que celle-ci s'y reconnaisse (19,23-24). Quelles paroles Job veut-il voir graver ? Pour DHORME, les versets 25 à 27. Pour d'autres l'ensemble de ses plaintes et l'affirmation de son innocence. Pour LEVEQUE, si les v. 25-27 constituaient l'inscription, le v. 25 ne commencerait pas par un *waw*, « mais ».

Job envisage un instant de s'en remettre au jugement de la postérité, mais il abandonne cette solution parce que sa foi lui ouvre une meilleure issue. Plus que sur un appui tout humain, Job peut compter dès maintenant sur Dieu son *go'el*.

p. 468 Critique textuelle

Texte massorétique

- v. 25 : Moi, je sais que mon *go'el* est vivant,
Et, le dernier, sur la terre / poussière il se lèvera.
- v. 26 : Et ensuite / après / derrière / après que ma peau ils ont (auront) abattu ceci
de (hors de) ma chair je verrai Éloah,
- v. 27 : celui que, moi, je verrai pour moi
et que mes yeux verront, et non un étranger / autre :
Mes reins languissent dans mon sein.

Versions grecques

- v. 25 : Car je sais qu'il est éternel, celui qui doit me délivrer sur terre.

- v. 26 : Puisse-t-il restaurer ma peau qui supporte cela.
Car c'est de la part du Seigneur qu'on été accomplies pour moi ces choses
- v. 27 : dont personnellement je suis conscient,
que mon oeil a vu et non pas un autre,
et tout s'est accompli pour moi dans mon sein
(ou : et qui toutes se sont accomplies...)

Nombreuses explications intéressantes p. 471.

Vulgate

La foi en la résurrection est confessée sans ambages par Job dans cette version.

Peshitto, Targum semblent évoquer aussi la résurrection des corps (p. 472-473).

Nombreuses sont les conjectures des exégètes. L'hypothèse retenue par LEVEQUE : deux mots intervertis. D'où sa traduction :

- v. 25 : Mais, je sais, moi, que mon *go'el* est vivant,
Et, le dernier, sur la terre il se lèvera.
- v. 26 : Si l'on arrache ma peau de ma chair
même après cela, je verrai Éloah,
- v. 27 : celui que, moi, je verrai pour moi
et celui que mes yeux regarderont ne sera pas un étranger !
Mes reins languissent dans mon sein.
(TOB : Mon cœur en brûle en mon sein.)

p. 479 **Interprétation théologique**

Qui est ce *go'el* ? et quand va-t-il agir ?

Le *go'el* est soit un ange protecteur (cf. 16,19-20 ; 33,23s), soit Dieu Lui-même (Yahvé est appelé *go'el* en Is 41,15 ; 43,14 ; 44,6.24, etc ; Jr 50,34 ; Ps 19,15 ; 78,35 ; 103,4). De plus, « il se lèvera » a souvent pour sujet le Dieu des théophanies, et l'adjectif « vivant » est volontiers appliqué à Yahvé (Jos 3,10 ; 2 R 19,4.16 ; Os 2,1 ; Is 37,4.17 ; Dn 6,27 ; Ps 41,3 ; 83,3...). Par ailleurs, on retrouve « le dernier » dans le voisinage de *go'el* en Is 44,6 et 48,12. Quant à l'expression « sur la poussière », elle est reprise par Job en 42,6 lors de la théophanie finale.

Pour le temps de l'intervention divine, au moins quatre interprétations sont possibles :

1. Après la mort de Job avec résurrection du corps.
2. Après la mort de Job sans résurrection du corps.
3. Après la mort de Job avec résurrection momentanée du corps.
4. Avant la mort de Job.

p. 480 Pour certains, comme de nombreux Pères de l'Église (S. Jérôme ; S. Augustin ; S. Grégoire le Grand), le verset 26 est une allusion à la résurrection (interprétation n° 1). Mais si Job s'est élevé jusqu'à ce dogme, pourquoi la discussion continue-t-elle ? Pour Job, la résurrection corporelle est en fait impensable (7,9.21 ; 10,21).

Pour d'autres (interprétation n° 2), Job après la mort serait un "voyant" désincarné qui pourrait avoir conscience d'une intervention justifiante de Dieu. Thèse peu probable (cf. 14,12.21). De la thèse de la résurrection momentanée (interprétation n° 3) est peu convaincante.

Quant à la réhabilitation avant la mort (interprétation n° 4), elle est la plus sûre. Job espère voir l'intervention de Dieu de son vivant. S. Jean Chrysostome affirmait que Job ignorait tout de la résurrection (cf. *Lettre à Olympias* II,8, PG 52,565 ; *Homil. in Matt.* 33,6, PG 57,396). Qu'attend Job de Dieu exactement ? La guérison et surtout l'apparition de Dieu pour s'expliquer avec Lui. À la fin du livre, Dieu parlera le dernier. Job alors dira : « Maintenant, mes yeux t'ont vu » (42,5), et il se repentira sur la poussière et sur la cendre.

p. 487 L'amitié humaine a échoué (oubli v. 14 ; mutisme v. 16 ; abandon, mépris v. 18 ; hostilité v. 18b-19b). Tous voient dans ses souffrances le signe d'une culpabilité secrète. L'abandon par les hommes a été précédé par un abandon de Dieu (v. 7.11.22a). Mais les paroles de Job ne seront pas écrites en lettres mortes, car il a mieux : son *go'el* est vivant. Toute l'espérance de Job tient en ceci : « Je verrai Dieu ». S'il ignore comment Dieu s'y prendra pour éterniser son amitié, il sait que ce *go'el* qui aime est éternel, est le vivant.

p. 489 Dernières lueurs (31,35-37)

Job clôt son apologie par un recours à Dieu. L'auteur réintroduit les deux thèmes de tous les dialogues jobiens : celui du Dieu justicier et celui du Dieu ennemi (v. 35).

v. 36 : sur l'épaule, on porte un titre d'honneur ou de seigneurie (cf. Is 9,5 ; 22,22). L'écrit accusateur deviendra pour Job un titre de gloire. Le diadème est lui signe de pouvoir royal (Est 8,15), de faste (Ez 23,42), d'honneur (Ez 16,12 ; Is 28,5). Dans la littérature sapientielle, il récompense la réussite morale (Pr 4,9 ; 12,4 ; 14,34 ; Si 1,18). Job qui nie toute culpabilité se couronne lui-même (≠ Za 3,5). Il s'avance vers Shaddaï fier comme un chef.

v. 37 : « un prince ». Seule mention au singulier dans le livre de Job. Job provoque Dieu pour le rejoindre et il termine son monologue par un dernier paradoxe : au moment où il affirma sa justice et semble ne plus espérer qu'en lui-même, il se met en marche vers celui qui détient le jugement. Sous le discours justificatif, un autre discours veut se faire entendre, par lequel Job, fidèle malgré sa colère, s'adresse à Dieu, fidèle malgré les apparences. L'espérance de Job a pâli par rapport à 16,18s et 19,25-27, mais elle est en dernier ressort plus librement voulue que la révolte.

LA THEOPHANIE (38,1 – 42,6)

Dans le livre primitif, elle suivait immédiatement 31,35-37. Job a rejeté les thèses traditionnelles ; ses amis l'ont taxé d'orgueil et de démesure, mais le débat n'est pas tranché. Seul Dieu détient la solution.

Le récit-cadre contenait très probablement un discours de Yahvé présumé par 42,7. L'actuel 38,1 réutilise l'introduction de cet ancien discours. Un indice très sûr : l'emploi du nom de Yahvé qui n'apparaît que dans les passages narratifs en prose, et spécialement dans le récit-cadre.

Les deux péripécies sur Béhémot (40,15-24) et Léviathan (40,25 – 41,26) sont à retrancher du livre primitif. Malgré tout, on trouve beaucoup d'anomalies dans l'enchaînement du discours de Yahvé et des réponses de Job : une seconde introduction en 40,1 ; une double annonce de la théophanie (38,1 ; 40,6) ; une double soumission de Job (40,3-5 ; 42,2-6).

Trois solutions de structures littéraires ont été proposées :

p. 508 Introduction du discours de Yahvé

Dieu répond, sort de son mutisme, accède à la demande de Job. C'est pour ce dernier une expérience nouvelle de la présence de Dieu qui lui dévoile la signification de l'événement. Yahvé répond à Job directement : même grâce que pour les patriarches, pour Moïse (Ex 19,16) et pour les prophètes (Élie ; Ez 1,4). Mais au lieu d'apporter une réponse apaisante, le discours de Yahvé consiste en une série de question et le dialogue pousse Job dans ses retranchements (38,2). En 38,2, les « plans » = l'action de Dieu dans l'Histoire. Mais le v. 4 semble passer franchement à côté de la question : Job voulait qu'on lui prouvât la cohérence du plan de Dieu dans l'histoire de chaque homme et Yahvé va parler uniquement du soin qu'il prend de la marche du cosmos. Il néglige apparemment les questions par lesquelles Job contestait sa sagesse et questionne sur des points que Job n'a pas contestés.

Dieu engage le dialogue en remettant Job à sa vraie place : si Job ne réussit pas à cerner le mystère du plan divin, il ne doit s'en prendre qu'à ses propres limites, « à son manque de science ». Si le plan paraît incompréhensible, c'est que l'homme projette sur lui ses propres ténèbres. Dieu sait, le non-sens ne peut venir que de l'homme.

Job a réclamé un procès : Yahvé offre une joute sapientielle. Il y a déplacement de l'axe du dialogue. Yahvé ne répond pas au niveau de l'imaginaire de Job (Dieu-Juge/hostile/cruel), mais au niveau du réel qui manifeste ce que l'on peut connaître de lui (cf. Rm 1,19). Yahvé manifeste la fidélité qu'Il garde à Job et la dignité qu'Il lui reconnaît en le posant devant lui comme interlocuteur.

p. 515 La création racontée par Dieu (38,4 – 39,30)

Dieu dans ses œuvres. Yahvé souligne la puissance de sa parole (38,11). Il est le Dieu de l'ordre, de la stabilité cosmique. Il affirme surtout sa suprême *liberté* (38,26). Si l'homme n'apparaît qu'incidemment dans les descriptions de l'activité divine, il est visé à chaque moment de l'argumentation en la personne de Job : le « toi » à qui Yahvé s'adresse.

Les arguments de Yahvé. Yahvé place Job devant une triple limite : de sa durée d'homme (38,4). L'homme est né après le monde ; de son savoir (accumulation des verbes de connaissance) ; de son pouvoir (accumulation de la question « qui ? »). Tout se passe sans l'homme et fort bien. De Yahvé, les animaux ne peuvent se passer (38,41), mais l'homme, lui, ne leur est d'aucun secours et quelques-uns d'entre eux le lui font sentir : l'onagre, le buffle, l'autruche. En rappelant à l'homme les limites de son pouvoir, les animaux sauvages l'aident à retourner vers Dieu et à reconnaître sa propre indigence.

Yahvé conclut son discours (40,2.8-14). Il faut trancher le débat : répondre ou céder, telle pour Job l'alternative (40,2). Job ne peut avoir raison qu'au prix d'une condamnation de Dieu (40,8). La traduction du v. 8a « Est-ce que tu ruineras mon jugement ? » est mauvaise, car ici il n'y a pas de jugement à casser, Yahvé s'étant gardé de porter la moindre sentence. Il faut donc traduire par « Est-ce que tu ruineras mon droit ? » Cette question du v. 8 révèle en Job le péché du juste. « Ce n'est pas un péché de type horizontal, produit par la rupture de l'ordre moral, c'est le péché de type vertical, qui se manifeste au moment où la créature passe son Créateur en jugement » (TERRIEN). La conclusion tient en deux phrases : tu n'as pas ma puissance (v. 9 ; le bras de Dieu évoque plus son action dans l'Histoire que dans le cosmos) ; tu es incapable d'écraser les méchants (v. 12b), c'est-à-dire de réaliser pour toi-même la justice que tu réclames.

LA SOUMISSION DE JOB (40,3-5 ; 42,2-3.5-6)

Comme aux grands voyants/croyants, Jacob (Gn 32,11), Moïse (Ex 3,11), Isaïe (Is 6,5), Jérémie (Jr 1,6), la rencontre de Yahvé a appris l'humilité à Job et il renonce à poursuivre le débat (40,4). Job

s'humilie en reconnaissant que Dieu est le Tout-Puissant (42,2), que lui, Job, ne sait pas tout (42,3). En 42,2, « Tu es tout-puissant » se réfère à l'activité de Dieu dans la création ; « Ce que tu conçois... » se réfère à l'activité de Dieu dans l'Histoire (cf. Jr 23,20 ; 30,24 ; 51,11), et spécialement au châtement des méchants auxquels Dieu a fait allusion à la fin de son discours.

Job admet que l'action de Dieu recèle des merveilles qui le dépassent et que Yahvé peut poursuivre un dessein riche de sens énigmatique pour l'homme. Dès lors, la souffrance imméritée, si insaisissable et révoltante pour les humains peut et doit avoir un sens caché en Dieu. Job sait qu'il ne sait pas (cf. Si 3,21-24).

Révolté par la théologie sclérosée de ses amis, Job était pourtant prisonnier des mêmes schèmes de pensée : il pensait que Dieu récompenserait sa fidélité, interprétait sa souffrance comme un rejet de Dieu, jugeait les intentions de Dieu d'après des normes humaines. Mais maintenant, il a vu. Extérieurement, rien n'a changé, mais la parole de Dieu a converti son regard. Job se situe alors à sa vraie place dans l'univers et dans le plan de Dieu.

v. 6 : aussi/c'est pourquoi : c'est donc la vue de Dieu qui amène Job à la repentance. La cendre et la poussière qui symbolisaient le deuil dans le prologue traduisent ici la souffrance d'avoir péché et le désir de pardon. Mais de quoi Job se repent-il ? Job a pris conscience d'un péché qui sommeillait en lui et que lui a révélé l'épreuve : péché radical qui consistait à prendre la place de Dieu comme norme du cosmos et de l'Histoire.

p. 527 En dévoilant à Job ses limites, Dieu cherche beaucoup moins à le condamner qu'à lui révéler Ses propres richesses. Par 40,2.8-14, Yahvé semble dire : « Si déjà tu es ramené à tes limites par les questions que te pose mon univers, *a fortiori*, Job, devras-tu respecter le mystère de mon action dans ta vie ». Dieu donne raison à Job en le mettant dans son tort. Il y a eu tort d'exiger cette théophanie et ce fut une faiblesse de sa foi, mais il a eu raison d'espérer et d'attendre que Dieu parle.

Les trois amis pensaient que la réponse de Dieu signifierait forcément la condamnation de Job. Ce dernier affirmait que si Dieu sortait de son mutisme, Il lui rendrait justice. Au fond, tous les 4 prétendaient disposer de Dieu. Dieu a répondu en questionnant à son tour. Le silence final de Job traduit alors son adoration inconditionnelle et rend hommage à la *liberté* de Dieu.

Quelque visage que prenne Dieu pour ses rencontres quotidiennes avec l'homme, celui-ci doit continuer d'affirmer la permanence de l'Amour divin, en dépit de toutes les apparences et de toutes les impressions. Silence de Dieu, silence de l'homme, véritable dialogue de l'amour (p. 532).

LES DISCOURS D'ÉLIHU (32 – 37)

Ces discours constituent le premier des ajouts postérieurs. Élihu intervient dans une discussion déjà close et il n'est jamais cité en dehors de ces chapitres. Avec lui, le style du débat change sans transition. Il développe ses thèmes devant un auditoire de sages (cf. 34,2.10.34). Job est nommé explicitement en 32,12 ; 34,5.7.35 ; 35,16, et même interpellé par son nom en 33,1.31 et 37,14. Deux faits donnent à penser que l'auteur a travaillé à partir d'un texte écrit des dialogues :

1. Il cite abondamment Job.
2. Il cherche à imiter le style interrogatif des discours de Yahvé (37,15-20).

Plan

1. Introduction (32,6-22) :
 - Je veux parler (6-10).
 - Je peux parler (11-14).
 - Je dois parler (15-22).

2. 4 discours :
 - 33,1-10.
 - 34,2-37.
 - 33,31-33 + 35,2-16.
 - 36,1 – 37,13.

3. Conclusion 37,14-24.

Les thèmes jobiens critiqués par Élihu :

- Le bon droit de Job face à l'arbitraire de Dieu (33,9-11 ; 34,5-6).
- Le silence ou l'absence de Dieu (33,13 ; 35,14).
- Le profit (34,9 ; 35,3).

Le 4^e discours utilise principalement le style hymnique.

p. 544 ***La pédagogie de Dieu selon Élihu***

Élihu critique la sagesse expérimentale (32,9). La vraie sagesse est un don de Dieu (32,8) et Élihu revendique pour lui-même une sagesse charismatique (32,18) de type prophétique. Le rêve, pour l'homme, est un événement spirituel ; pour Dieu, un moyen pédagogique privilégié tout comme la douleur (33,19-22).

En 33,23, l'ange prend l'homme en pitié (≠ satan) – Élihu est le seul à introduire cette notion de sympathie ; explique à l'homme le sens de sa souffrance ; intercède auprès de Dieu.

Le postulat de la culpabilité de Job permet à Élihu de développer le schéma classique : péché > maladie > conversion > pardon > guérison > action de grâces.

p. 552 2^e discours

Élihu se trouve devant un auditoire de sages et de savants (34,2-4) et examine deux assertions de Job : 1) elle ment au sujet de mon droit ; 2) Se lier d'amitié avec Lui ne sert à rien.

Dieu ne peut pas être injuste. Aucune nouveauté. Élihu réaffirme des principes

3^e discours

La vieille théorie de la rétribution est ressortie. Dieu demeurant inaccessible, le péché de l'homme ne peut rien lui ôter, ni sa fidélité Lui apporter quoi que ce soit. L'homme seul peut perdre ou gagner (35,5-8). v. 9-14 : les opprimés qui crient ne sont pas exaucés soit parce qu'ils ne crient pas vers Dieu, soit parce que Dieu se réserve d'intervenir en son heure.

p. 558 4^e discours

2 parties : 1) 36,5-23 ; 2) 36,24 – 37,13.

1) Reprise des thèses classiques sur la rétribution, mais le v. 15 est d'une grande portée théologique : « Il sauve le malheureux par son malheur et lui ouvre l'oreille par sa détresse ». La souffrance est ici envisagée dans l'axe de la pédagogie divine.

Dans l'Ancien Testament, la souffrance envoyée par Dieu se présente d'abord comme un moyen de purification, puis d'instruction, ou de révélation des desseins de Dieu (Dt 7,2 ; 118,71 ; Si 4,17). Elle est aussi un appel à la conversion (Ps 117,18 ; 118,67 ; Sg 12,2 ; Pr 3,12 ; Lm 3,31-33 ; Si 18,13 ; 2 M 6,13-16 ; 7,33), et en son sens le plus haut, elle a une valeur d'intercession et de rédemption (Is 52,14 ; 53,3). En 36,15, « la souffrance est comme une théophanie appropriée au pécheur ».

2) Deux thèmes : le devoir d'admiration qui incombe à l'homme devant les merveilles de Dieu ; l'infinie distance entre savoir humain et intelligence créatrice. La création se voit ordonnée au salut de l'homme (37,5-7). Pour préparer 38,1, Élihu a ajouté deux versets (21 et 22) qui semblent annoncer une théophanie (cf. Ez 1,4).

p. 569 Conclusion

Élihu porte un nom israélite – à la différence des trois amis – qui signifie « Il est mon Dieu ». *Barak'el* signifie « Dieu a béni » ou « Que Dieu bénisse ! ». *Ram* est l'arrière petit-fils de Juda et ancêtre de David par Booz (Rt 4,19 ; 1 Chr 2,9) et ce nom est un raccourci d'un nom théophore : « Dieu est élevé/sublime ». *Būz*, son pays d'origine se trouve comme la patrie de Job dans le grand désert arabe et les ancêtres des deux tribus sont deux frères, fils de Nahor (Gn 22,21), donc deux neveux d'Abraham. Élihu centre sa réflexion moins sur la cause (≠ 3 amis) que sur le but des épreuves de Job, et propose une « explication téléologique de la souffrance ».

LE POEME SUR LA SAGESSE (28)

Ajout postérieur. Le v. 28 est sans doute adventice puisqu'on passe de la Sagesse personnifiée à la sagesse de l'homme qui est réponse vertueuse à la volonté de Dieu. La fonction de ce chapitre 28 : probablement une pause, une méditation tranquille avant l'apologie finale du héros, ou bien une conclusion aux dialogues de Job et de ses amis ; un pont entre les chapitres 27 et 29.

[La Sagesse, privilège de Dieu, se dit et se donne dans la Loi, privilège d'Israël (cf. Ba 3,9 – 4,4)].

QOHELET ET JOB FACE A LA SAGESSE HUMAINE

Pour Job, l'énigme consiste dans le sens du silence de Dieu devant l'homme qui souffre, tandis que pour Qohélet elle consiste dans le sens de la vie humaine. Tous deux contribuent à creuser un vide que viendra combler la révélation de la joie éternelle des justes. Qohélet le fait en exacerbant l'insatisfaction de l'homme, et Job en espérant contre toute espérance. En hâtant les crises, ils sont facteurs de progrès.

La force persuasive de Qohélet lui vient de l'obstination avec laquelle il reprend un thème unique : *Hevel* = vanité. Par les fissures de l'avoir, il introduit dans l'homme le désir d'un supplément d'être. Ce que Job ramène sans cesse devant nous, ce n'est pas la vanité de toute chose, mais sa propre souffrance, plus vaine à ses yeux que tout le reste, tant que Dieu n'en donne pas le sens. À quoi servirait-il de naître sans le bienheureux d'être sauvé ?

Chez Qohélet, Dieu fait alterner les contraires, veille au retour cyclique des choses et laisse la

méchanceté prendre la place sur la justice pour maintenir l'homme dans l'humilité (3,18). Job et Qohélet, en quête du sens de la vie, savent qu'il ne peut être trouvé sans référence à Dieu. C'est leur foi qui cherche une intelligence du monde. La grande tentation est celle du doute. Yahvé existe, c'est sûr, mais en définitive que peut-on attendre de Lui ? L'espérance est ici en crise plus que la foi. Mais l'expérience religieuse de Job est supérieure à celle de Qohélet.

Devant l'échec de l'homme, Qohélet paraît serein et c'est ce qui fait sa force. Cette sérénité restant pourtant douloureuse. Il y a une providence divine. L'homme doit se résigner au plan divin. L'homme est le seul être à « contre-temps » de la création puisqu'il est le seul à chercher le sens de la temporalité. Il faut agir tout en ignorant le sens dernier de l'action. Saisir les joies licites quand elles passent, c'est rejoindre la volonté de Dieu. Qohélet propose un système sapientiel face à l'énigme de la vie et il consent sans rancœur aux limites de l'homme.

BIBLIOGRAPHIE

- œ CHIRPAZ F., *Job, la force d'espérance*, Coll. « Théologies », Cerf, 2001, 194 pages.
- œ GREGOIRE LE GRAND,
 - *Morales sur Job, Livres I-II, SC 32^{bis}*, Cerf, 1952, 422 pages.
 - *Morales sur Job, Livres XI-XIV, SC 212*, Cerf, 1974, 410 pages.
 - *Morales sur Job, Livres XV-XVI, SC 221*, Cerf, 1975, 312 pages.
 - *Morales sur Job, Livres XXVIII-XXIX, SC 476*, Cerf, 2003, 338 pages.
- œ GILBERT M., *Les cinq livres des Sages (Proverbes, Job, Qohélet, Ben Sira, Sagesse)*, Coll. « Lire la Bible » 129, Cerf, 2003, 304 pages.
- œ GUTIEREZ G., *Job, parler de Dieu à partir de la souffrance de l'innocent*, Coll. « Théologies », Cerf, 1987, 176 pages.
- œ JEAN CHRYSOSTOME,
 - *Commentaire sur Job I-XIV, SC 346*, Cerf, 1988, 372 pages.
 - *Commentaire sur Job XV-XLII, SC 348*, Cerf, 1988, 324 pages.
- œ KEEL O., *Job répond à Dieu, une interprétation de Job 38-41 à la lumière de l'iconographie du Proche-Orient ancien*, Coll. « Lectio divina », Cerf, 1993, 186 pages.
- œ LEVEQUE J.,
 - Job et son Dieu*, Gabalda, 1970.
 - Job, le livre et le message*, Coll. « Cahiers évangile » 53, Cerf, 1985, 62 p.
 - Job ou le drame de la foi*, Coll. « Lectio divina » 216, Cerf, 2007, 304 p.
- œ MARTINI C. M., *Épreuves et persévérance, Méditations sur le livre de Job*, Coll. « Épiphanie », Cerf, 1993, 138 p.
- œ MICHAUD R., *La littérature de sagesse, Histoire et théologie I, Proverbes et Job*, Coll. « Lire la Bible » 65, 1984, 196 p.
- œ STEINMANN J., *Job*, Coll. « Lectio divina », Cerf, 1955, 392 p.
- œ VOGELS W., *Job, l'homme qui a bien parlé de Dieu*, « Lire la Bible » 104, Cerf, 1995, 272 p.